

Festival de Cannes Après 60 ans, chacun son cinéma...

Michel Coulombe

Volume 25, Number 3, Summer 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33535ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coulombe, M. (2007). Festival de Cannes : après 60 ans, chacun son cinéma....
Ciné-Bulles, 25(3), 12–17.



Après 60 ans, chacun son cinéma...

MICHEL COULOMBE

Que retiendra-t-on du 60^e anniversaire du Festival de Cannes? Un spectaculaire feu d'artifice au-dessus de la Méditerranée? Le bref concert du groupe U2 aux marches du Palais? Le passage éclair de Jane Fonda sur la Croisette, dans le rôle de la fille bienveillante de Henry Fonda rendant hommage à son père? Le numéro d'acteur d'Alain Delon montant le célèbre escalier avec des mimiques de chanteur rock, une broche STAR épinglée au revers de sa veste, au bras d'une très jeune femme qu'il bécotait à répétition, en l'occurrence sa fille? L'image de ce yacht échoué sur la rive, pollueur de luxe qui rappelait à quel point la planète cannoise, couverte de paillettes, arrosée de champagne, se situe loin des préoccupations exprimées dans l'inquiétant documentaire environnementaliste **The 11th Hour**, produit par le très médiatique Leonardo DiCaprio?

En revanche, on aura vite fait d'oublier l'absence des têtes d'affiche de la politique française, Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal, tous deux plus d'une fois annoncés par la rumeur, mais forcés de tourner le dos au jet-set international pour mettre en place le gouvernement, mobiliser le Parti socialiste ou se disputer les législatives. Aussi les acteurs ont-ils pu occuper tout l'espace médiatique, se prêtant à tour de rôle à un rituel répétitif sous l'œil des photographes, de la descente de la limousine à la symbolique montée des marches, censée les rapprocher du firmament d'où ils viennent. On avait, une fois encore, l'impression qu'ils y étaient tous, les Angelina Jolie, George Clooney, Catherine Deneuve, Gérard Depardieu, Jean Dujardin, Maggie Cheung et autres Diane Kruger. Certains s'en tirent mieux que d'autres au jeu du bain de foule. Chaleureux, Brad Pitt allait au-devant de son public, sensible aux nombreuses heures d'attente passées par plusieurs pour l'apercevoir, même furtivement, aux bras de sa compagne. Gael Garcia Bernal a fait beaucoup moins forte impression, transformant la première de sa première réalisation, **Deficit**, à la Semaine internationale de la critique, section parallèle dont il était le parrain, en projection privée, au mépris des centaines de personnes qui faisaient bêtement la file, jusqu'à ce que leur impatience tourne à la colère et à l'affrontement. Ce qui

a fait dire à l'acteur mexicain, décidément coupé du monde, que c'était très drôle...

Mais peut-être au fond cet anniversaire, cette soixantaine qu'on a voulu associer à la jeunesse plus qu'au grand âge — la vieillesse a bien mauvaise presse — sera-t-il à jamais lié à la présentation du film **Chacun son cinéma**, production pour laquelle le Festival a réuni 35 des meilleurs réalisateurs contemporains, dont le vénérable Manoel de Oliveira, âgé de 98 ans. Ceux-ci devaient raconter, en trois minutes, des histoires qui se passent dans les salles de cinéma aux quatre coins du monde. Plusieurs de ces maîtres du septième art ont offert une vision pessimiste et présenté des salles désertées ou, même, trois fois plutôt qu'une, fréquentées par des aveugles. Ainsi Ken Loach se moque de la production courante, partageant la perplexité d'un père et de son fils qui peinent à trouver un film convenable parmi un ensemble de sous-productions à peine plus ridicules que celles qu'on présente dans certains cinémas. Le plus sombre d'entre tous est assurément le cinéaste canadien David Cronenberg qui se met en scène dans le rôle du dernier Juif au monde dans le dernier cinéma au monde, un homme suicidaire dont l'irréversible désespoir est commenté par deux présentateurs au discours aussi vide que rassurant. La fin est imminente, on feint de l'ignorer...

Cet assemblage de courts métrages aura permis à quelques-uns de ses auteurs particulièrement cinéphiles de saluer certains des films qui les ont marqués. La **Jeanne d'Arc** de Dreyer pour Atom Egoyan. **La Grande Illusion** pour les frères Coen. **La Sortie des usines Lumière** pour Alejandro Gonzalez Innaritu. Puis il y a les thèmes : la nostalgie chez Claude Lelouch; la dérision chez Walter Salles; l'hédonisme chez Gus van Sant; la cinéphilie tout azimut chez Nanni Moretti qui tient à la fois son propre rôle et celui de son fils; la férocité chez Lars von Trier qui prend les grands moyens pour faire taire un voisin trop bavard. Certains ont profité de l'occasion pour se mettre de l'avant, comme Youssef Chahine qui rappelle sans un soupçon d'humilité l'hommage que lui a rendu le Festival ou Theo Angelopoulos



Cinéma de la Plage 2

qui reprend des images de **L'Apiculteur** pour mettre en scène une rencontre entre Jeanne Moreau et Marcello Mastroianni. On n'est jamais si bien servi...

Roman Polanski, qui prépare l'adaptation de **Pompeii**, un roman de Robert Harris, avec, dit-on, Scarlett Johansson et Orlando Bloom, a, quant à lui, trouvé une façon de se démarquer de ses collègues lorsqu'il a quitté, excédé, la conférence de presse collective où, à son avis, les questions n'étaient pas au niveau des cinéastes de renom à qui on les posait. Il faut toutefois préciser que son film n'appelle pas de questions fondamentales. On y découvre un homme dont les rôles insistants gênent un couple venu voir **Emmanuelle**. Ils finiront par comprendre que le gêneur est en fait un homme blessé qui vient tout juste de tomber du balcon. « Dites, M. Polanski... euh... »

Cette année, pendant que la presse commentait un à un chacun des films de la compétition officielle, au Québec, plus que partout ailleurs, on attendait impatiemment la clôture, la dernière séance, celle qui permettrait de voir **L'Âge des ténèbres**, le film tant attendu de Denys Arcand. Après avoir lancé des signaux contradictoires quant à l'état d'avancement de la production, pas prêt pour la compétition, prêt pour la clôture, puis produit du matériel promotionnel peu convaincant sous le titre **The Age of Ignorance** avant d'opter pour un nouveau titre anglais, **Days of Darkness**, le film a enfin été projeté, d'abord à une presse internationale

très silencieuse, mauvais présage, puis à un public de première qui l'a longuement ovationné. On a présenté ce nouveau film comme le dernier volet d'une trilogie entreprise avec **Le Déclin de l'empire américain** et **Les Invasions barbares**, positionnement stratégique qui relève davantage de l'habile mise en marché que d'une lecture éclairante de l'œuvre du cinéaste québécois. D'une part, parce que le seul lien dramatique évident avec les deux précédents films est la présence de Pierre, le personnage interprété par Pierre Curzi, très affecté par un récent divorce. D'autre part, parce que les thèmes abordés renvoient à tous les films de Denys Arcand des 20 dernières années, chroniques désenchantées de la vie contemporaine, y compris **Jésus de Montréal**, **Love and Human Remains** et **Stardom**. Le sens de la vie, la mort, la célébrité, entre autres sujets. Et, au final, un individu face à lui-même, revenu à l'anonymat dans **Stardom**, arrivé à l'heure des adieux dans **Les Invasions barbares**, seul face au fleuve Saint-Laurent dans **L'Âge des ténèbres**. Tôt ou tard chez Denys Arcand il faut accepter sa condition, renoncer à la fuite en avant, freiner sa course.

L'Âge des ténèbres dresse le portrait d'un homme, un fonctionnaire comme il en existe des milliers d'autres, employé sans grande envergure, mari effacé, père incapable, fils impuissant. Le film superpose trois instantanés, le portrait de cet homme tel que les autres le perçoivent, celui de l'homme qu'il rêve d'être et celui, enfin, de l'homme qu'il choisira de devenir, ce qu'on découvre



L'Âge des ténèbres de Denys Arcand

par petites touches, à travers une série de rencontres, ici avec un professeur désespéré victime de harcèlement, là avec une improbable spécialiste de la recalibration du Feng Shui qui s'assure que les employés de l'État évoluent dans un environnement où circule correctement l'énergie. Les numéros comiques succèdent aux aveux désespérés. Les parodies de l'État tout-puissant, prêt à tous les excès pour assurer le bonheur des contribuables, prennent le relais des clins d'œil à la télévision, notamment d'étranges retrouvailles avec l'animateur du *Tout le monde en parle* français, Thierry Ardisson, flanqué de son pauvre acolyte, inexplicablement téléporté dans le studio de la série québécoise. Denys Arcand excelle dans ce travail d'observation de la société et de ses travers, grossissant le trait, identifiant les dérapages, se référant ici et là à l'histoire, au passé, mais ses cibles sont si nombreuses que le film fait du surplace au bout de la première heure, la démonstration l'emportant sur l'émotion, la mosaïque avalant le personnage central.

On ne pouvait imaginer acteur plus approprié pour interpréter cet homme sans qualités que Marc Labrèche, cantonné, jusque-là, dans des rôles caricaturaux au cinéma, de pures compositions qui exploitaient sa nature fantasque. Il rappelle là l'étendue de son registre, qui va de la pure comédie au drame et confère de l'humanité à cet homme qui découvrira, comme bien d'autres avant lui, notamment le Candide de Voltaire, qu'il est parfois souhaitable, au terme de tant d'aventures et de mésaventures, de s'arrêter pour cultiver son jardin. Si le film de Denys Arcand devait s'accorder à un courant de pensée ce serait, certainement, la simplicité volontaire. Moins de bruit, plus de sens.

Plusieurs ont évoqué la possibilité d'un remontage de *L'Âge des ténèbres*, une idée qu'a justement repoussée la production qui ne pouvait tout de même pas, d'un même souffle, lancer un film et en souligner la fragilité. La situation n'a pourtant rien d'exceptionnel à Cannes où l'on a vu des cinéastes remporter la Palme d'or puis retourner à leur salle de montage. Cette année encore,



Sicko de Michael Moore

d'autres se trouvaient dans cette situation certes inconfortable, mais tout à fait dans la nature du processus créatif, à commencer par le film gagnant de la section Un certain regard, *California Dreamin'*, lancé dans de terribles conditions, son réalisateur, Cristian Nemescu, ayant perdu la vie dans un accident d'automobile avant que le film soit achevé. Dans la Roumanie postcommuniste, un train de l'OTAN est immobilisé par les habitants d'un village qui espèrent profiter de la présence fortuite de soldats américains en leurs murs. Au-delà des forces en présence, ce sont deux visions du monde qui s'affrontent, celle, cartésienne, des militaires à qui l'on demande de respecter les ordres et celle, nettement plus intuitive, des villageois qui n'ont somme toute absolument rien à perdre en tentant un blocus et donc tout à espérer d'un bras de fer auquel ils essaient de donner des airs de *Grande Séduction*. Évidemment, les deux pôles sont moins éloignés qu'il n'y paraît. D'une durée de plus de deux heures trente, cette comédie dramatique semble beaucoup trop longue, aussi n'est-on pas surpris d'entendre certains annoncer que le réalisateur avait en tête un film qui n'excédait pas deux heures et qu'il faudra, à peine rentré au pays, respecter sa volonté.

Un autre film roumain, *4 mois, 3 semaines, 2 jours* de Cristian Mungiu, a fait sensation sur la Croisette et déjoué, dans le dernier droit de la longue course à la Palme d'or, les plus récentes productions de Quentin Tarantino (*Death Proof*), Wong Kar Wai (*My Blueberry Nights*), Catherine Breillat (*Une vieille maîtresse*), James Gray (*We Own the Night*), David Fincher (*Zodiac*), Alexander Sokurov (*Alexandra*), Emir Kusturica (*Promets-moi*), Béla Tarr (*The Man from London*) et Christophe Honoré (*Les Chansons d'amour*), toutes écartées du palmarès qui n'en a pas moins récompensé 9 des 22 films de la compétition officielle.

L'histoire de *4 mois, 3 semaines, 2 jours* est de celles qui font peur, probablement parce qu'elles s'inspirent de la réalité, souvenir cruel de la Roumanie de Nicolas Ceausescu qui avait mis

en place, dans les années 1980, une politique nataliste redoutablement efficace qui criminalisait l'avortement. Dans ce contexte, deux adolescentes recourent aux services d'un homme capricieux surnommé ironiquement M. Bébé, conscientes d'agir à leurs risques et périls, et soucieuses d'éviter un faux pas dans un univers où tout se négocie, les cigarettes comme le droit de prendre une chambre d'hôtel, où tout se joue à la tête du client sans que les choses soient jamais dites clairement, mais où l'on a vite fait de connaître le prix de ce que l'on convoite. Il y a un désespoir infini dans ce film où l'avortement, à partir de 4 mois de grossesse, entraîne une peine de 5 à 10 ans de prison, mais où jamais on ne dit, murmure ou suggère que la jeune fille est enceinte de 4 mois, 3 semaines et 2 jours, de sorte que le titre apparaît comme une épée de Damoclès qui justifie, dès lors, tous les mensonges. Faisant corps avec son sujet, soucieux de réalisme, sensible à l'urgence d'agir plus qu'aux qu'en-dira-t-on ou à l'identité du géniteur, le cinéaste privilégie les longs plans, le temps réel, une approche clinique. Le malaise est perceptible et la Palme d'or, amplement méritée.

Le Festival de Cannes est, comme il se doit, dominé par le cinéma de fiction, celui qui, partout dans le monde, occupe la vaste majorité des salles. Néanmoins, quelques documentaires se glissent dans la programmation, en règle générale hors compétition. S'ils portent tous la marque d'un auteur, ils sont visiblement sélectionnés en fonction de l'intérêt qu'ils peuvent susciter dans les médias. Bref, on choisit des documentaires, mais aussi des sujets. L'exemple le plus évident de ce profil est **Sicko** de Michael Moore, un cinéaste qui remportait, il y a quelques années, la Palme d'or pour **Fahrenheit 9/11**. Cette fois, la bête noire du président des États-Unis, George W. Bush, enfonce une porte ouverte en attaquant, sur tous les fronts, le système de santé américain, maintes fois critiqué avant lui.

Plus que jamais le documentariste fait flèche de tout bois, n'épargnant rien ni personne lorsqu'il s'agit de défendre sa thèse, pourfendant aussi bien les élus, démocrates ou républicains, que les compagnies d'assurances et les géants de l'industrie pharmaceutique. Ce qu'il ne parvient pas à démontrer dans son propre pays dans ce qui ressemble parfois à un long épisode de *La Facture*, il l'aborde par un autre biais, en passant par le Canada, l'Angleterre ou la France. Mais sa destination finale se nomme Cuba, pays où le cinéaste jure avoir amené, bien malgré lui, des Américains moyens, laissés-pour-compte d'un système de santé qui favorise clairement les bien nantis. On pouvait difficilement imaginer camouflet plus retentissant que cette escapade cubaine où des héros du 11 septembre 2001, des intouchables, semblent mieux traités par l'ennemi qu'ils ne le sont chez eux. L'incident, qui a indisposé la justice américaine, résume bien le style de Michael Moore, à la fois mordant et insaisissable, spectaculaire et provocateur, prêt à donner une image simpliste du système de santé cubain s'il y trouve son avantage. Ce champion de la gauche apprête la réalité à sa façon pour servir son discours en se cachant, adroitement, derrière un personnage de faux naïf dont on devrait pourtant toujours se méfier, une sorte de gros Columbo à la défense de la classe moyenne américaine. Certes, les méthodes sont parfois discutables, comme en témoignent les réalisateurs de **Manufacturing Dissent**, Debbie Melnyk et Rick Caine. Aussi paraît-il inutile de reprendre un à un chacun des exemples et des arguments avancés par le cinéaste comme s'il s'agissait de preuves incontestables, de vérités sans failles. Tout de même, la démonstration demeure efficace et l'on connaît peu d'hommes et de femmes qui parviennent, comme Moore, à forcer les Américains à s'interroger sur ce que sont devenus les États-Unis, un pays moins exemplaire que ne le laissent entendre les propagandistes du libéralisme économique. Le miroir que leur tend **Sicko** est particulièrement désavantageux, car il renvoie l'image d'un



4 mois, 3 semaines, 2 jours de Cristian Mungiu

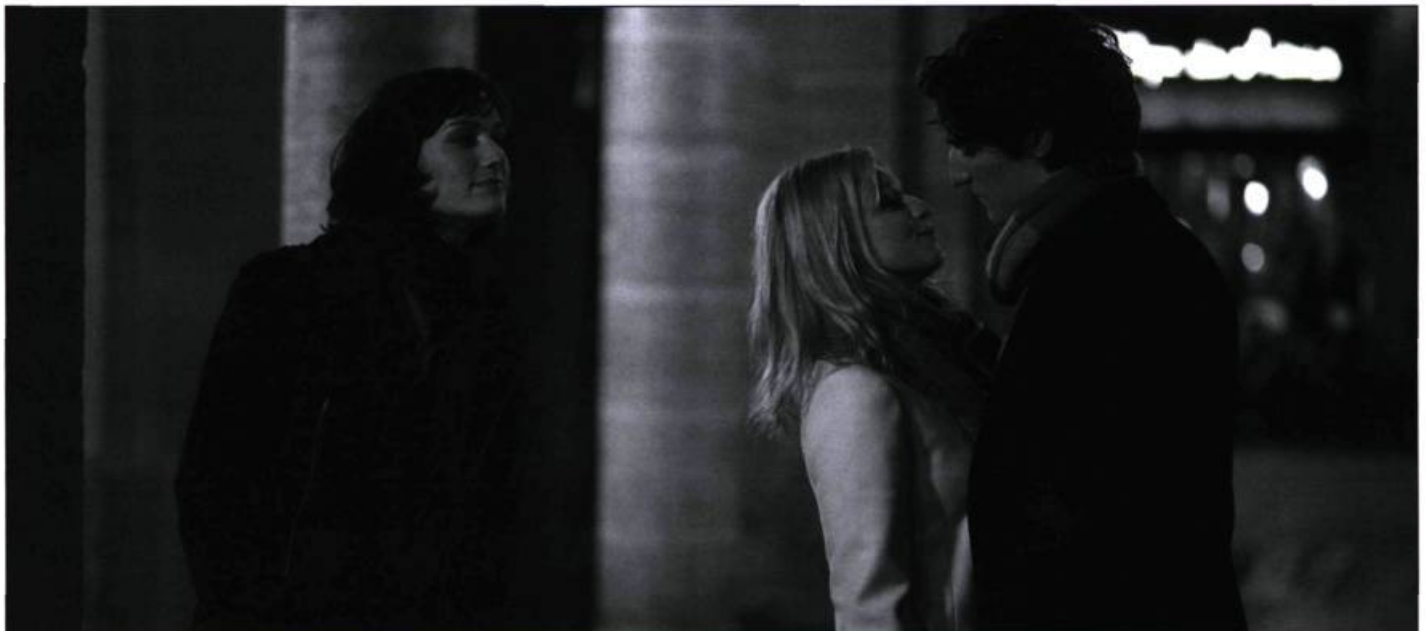
pays où règne le chacun pour soi, patrie du dollar où l'on fait trop peu de cas de la solidarité. Certes, le documentariste a quelque chose de l'amuseur public, mais on ne peut pourtant pas l'accuser de recourir à la flatterie pour plaire au plus grand nombre.

Pour sa part, Barbet Schroeder, le réalisateur de **L'Avocat de la terreur**, opte pour une approche nettement moins polémique, bien qu'il s'agisse du portrait de Jacques Vergès, un homme qui impressionne autant qu'il effraie, avocat entêté abonné aux causes difficiles. Le cinéaste remonte le fil de la carrière du défenseur attiré de nombreux terroristes et autres accusés de crimes contre l'humanité, notamment Klaus Barbie, un homme qui a fréquenté aussi bien Pol Pot, le leader des Khmers rouges, que François Genoud, un banquier nazi suisse. Plus de 30 ans après avoir signé un portrait incriminant du dictateur ougandais Idi Amin Dada, le documentariste s'approche de nouveau d'une figure controversée. Il cherche à comprendre sa démarche et ses blessures, mais se montre trop peu enclin à confronter son sujet ou à exiger de lui des explications quant à ce qu'il aurait fait au cours de ses longues années de disparition dans les années 1970. Le célèbre mystère Jacques Vergès. « J'étais parmi des gens aussi discrets que moi », explique le premier intéressé qui cabotine à loisir. Lorsqu'on lui demande s'il aurait plaidé la cause d'Adolf Hitler, il répond en boutade qu'il défendrait même George W. Bush... s'il était coupable. Autant se rendre à l'évidence, l'avocat, passé maître dans les effets de manche, a cloué le cinéaste au tapis et celui-ci a mordu la poussière sans même faire entendre son réquisitoire.

La France était, comme à son habitude, solidement représentée en compétition officielle. Ainsi y a-t-on montré le premier film en costumes de Catherine Breillat, **Une vieille maîtresse**, adapté

du roman de Barbey d'Aurevilly. Dans ce film, l'étalon porno Rocco Siffredi fait place à un dandy romantique incapable de briser les liens avec sa maîtresse alors qu'il s'apprête à épouser une jeune aristocrate irréprochable. Lorsque cette femme passionnée, un mélange de Carmen et de mangeuse d'homme façon Glenn Close dans **Fatal Attraction**, se jette sur la plaie ouverte de celui qu'elle repoussait jusque-là et la lèche sans retenue, on constate une fois de plus à quel point la représentation des rapports amoureux dans le cinéma français peut paraître déconcertante pour ceux qui n'habitent pas l'Hexagone. Toutefois, il ne sert à rien de questionner la cinéaste, habituée aux scandales, sur ce sujet, elle qui était en avance sur son temps d'une dizaine d'années au moment de l'enfance et qui voit aujourd'hui l'écart se creuser de plus en plus. Le film paraîtra-t-il plus réussi dans 25 ans? On peut en douter. Moins excessif certes, mais tout aussi surprenant, le nouveau film de Christophe Honoré, **Les Chansons d'amour**, emprunte à la comédie musicale telle que l'a imaginée Jacques Demy, Chiara Mastroianni ayant succédé à Catherine Deneuve. En quelques chansons défendues par des filets de voix qui n'entonneront jamais les airs de Notre-Dame-de-Paris, on suit le parcours amoureux d'un jeune homme qui partage son lit avec deux femmes, perd celle qu'il aime, se retrouve seul, trompe sa solitude avec une amante de passage puis trouve la consolation dans les bras d'un joli Breton qui, du moins le chante-t-il, sentirait la crêpe au citron. Le résultat est charmant, certes, mais aussi léger qu'une chansonnette qu'on a tôt fait d'oublier.

Bien qu'extraordinaire, l'histoire du **Scaphandre et le Papillon**, inspirée de la vie du rédacteur en chef du magazine *Elle*, atteint du *locked in syndrome*, paraît plus universelle. Du jour au lendemain, cet homme a été confiné à un lit d'hôpital, incapable de



Les Chansons d'amour de Christian Honoré



Le Scaphandre et le Papillon de Julian Schabel

communiquer avec autrui autrement que grâce aux battements de sa paupière gauche, clignant de l'œil pour désigner, une à une, les lettres de l'alphabet et composer des syllabes, des mots, des phrases, des paragraphes. Jean-Dominique Bauby a dicté son livre de cette façon. Dès les premières images, Julian Schabel colle au point de vue de cet homme immobile condamné à revoir du tout au tout son rapport au monde : flou, éblouissement, clignement, recadrage. Lorsqu'on lui obture un œil, le spectateur partage avec lui la violence de l'acte médical, aussi indispensable qu'angoissant. Quand la femme qu'il aime refuse de lui rendre visite, sa douleur est palpable. Parmi les acteurs rassemblés autour du lit de Mathieu Amalric, on découvre Marie-Josée Croze, d'une grande justesse dans un rôle d'orthophoniste qui rappelle celui des **Invasions barbares**, à l'origine de sa carrière internationale. Étonnamment, le film, très émouvant, n'a attiré qu'un public confidentiel lors de sa sortie sur les écrans français.

À défaut de s'être véritablement renouvelé, le cinéaste serbe Emir Kusturica s'est ressaisi avec **Promets-moi**, film d'apprentissage où un adolescent quitte son village, hameau symbolique où il cohabitait avec son grand-père, la maîtresse d'école et quelques animaux de la ferme, pour aller vendre sa vache à la ville. Deux fois lauréat de la Palme d'or, le cinéaste tourne comme d'autres conduisent leur bolide sur un circuit de la F1, la pédale au fond, étourdissant les spectateurs de musique et les emportant avec lui dans un monde insensé. Le vilain de service y tombe invariablement dans le piège qu'on lui tend comme s'il sortait d'un dessin animé américain. Un homme-canon survole inexplicablement le paysage sans qu'on s'en formalise. Des hommes d'affaires au profil douteux projettent de reconstruire les tours du World Trade Center en Serbie et l'on prête attention à leur discours. Même les animaux participent au désordre général si bien qu'on bricole une machine à hypnotiser les vaches et qu'on dialogue le plus simplement du monde avec un dindon. Dans cet univers grotesque et chaotique, on ne se surprend de rien, pas plus de voir un homme se gonfler comme une baudruche parce



Promets-moi d'Emir Kusturica

qu'on l'a rempli d'oxygène que d'entendre quelqu'un affirmer qu'il n'est pas possible d'envisager une troisième guerre mondiale dans un pays où, on le constate, la deuxième n'est toujours pas terminée. On peut faire bien des reproches à Kusturica, certainement pas de manquer d'idées ou d'ambition de metteur en scène.

Les festivals sont, par nature, des lieux où l'on crée l'événement. Un réalisateur en vogue, des acteurs réputés, un sujet accrocheur, une touche de scandale, la recette est connue. Toutefois, certains de ces films prétendument incontournables ne sont pas à la hauteur du tam-tam qui les précède, comme le rappelle l'accueil glacial réservé au très médiatique **Da Vinci Code** à Cannes en 2006. En revanche, de petits films sans tête d'affiche ni formule gagnante volent la vedette parce que, justement, on ne les attendait pas et qu'on les reçoit sans *a priori*, porté par l'émotion. Ainsi en va-t-il du **Voyage de la fanfare**, un film israélien d'Eran Kolirin qui raconte les premières heures du séjour d'une fanfare de la police égyptienne en sol israélien, petite troupe en costume bleu ciel qu'on oublie d'accueillir à l'aéroport si bien qu'elle s'égaré dans le désert et aboutit dans une cité où elle devra passer la nuit. Sans que ce soit souligné, ce qu'on voit, ce sont des Arabes livrés à eux-mêmes, attachants, déboussolés, qui vont à la découverte de l'autre en sol israélien, aidés notamment par la musique. Le film, qui figure au palmarès de la FIPRESCI, a remporté le Prix coup de cœur du jury de la section Un certain regard. Sa projection a été accueillie par une longue ovation, réponse enthousiaste à une œuvre d'une grande humanité, réaction spontanée à une volonté de rapprochement entre deux peuples ennemis.

Avec un léger recul, on constate que ce 60^e Festival de Cannes ne proposait ni **Volver** ni **Babel** ni **Labyrinthe de Pan**, aucun de ces films rassembleurs qui domineront l'actualité cinématographique de la prochaine année. N'empêche, pas de doute, le cinéma était bel et bien de la fête. Le septième art n'est pas (encore) condamné à l'âge des ténèbres... ■